



HAL
open science

Enquêter en période pandémique ?

Thomas Apchain, Alix Boirot, Clara Malbos, Prosper Wanner

► **To cite this version:**

Thomas Apchain, Alix Boirot, Clara Malbos, Prosper Wanner. Enquêter en période pandémique ?. Mondes du tourisme, 2021, 20, 10.4000/tourisme.4165 . hal-04526212

HAL Id: hal-04526212

<https://hal.science/hal-04526212>

Submitted on 29 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Enquêter en période pandémique ?

Conducting Ethnographic Research During a Pandemic?

Thomas Apchain, Alix Boirot, Clara Malbos et Prosper Wanner



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tourisme/4165>

DOI : [10.4000/tourisme.4165](https://doi.org/10.4000/tourisme.4165)

ISSN : 2492-7503

Éditeur

Association Mondes du tourisme

Référence électronique

Thomas Apchain, Alix Boirot, Clara Malbos et Prosper Wanner, « Enquêter en période pandémique ? », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 20 | 2021, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/4165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tourisme.4165>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2021.



Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Enquêter en période pandémique ?

Conducting Ethnographic Research During a Pandemic?

Thomas Apchain, Alix Boirot, Clara Malbos et Prosper Wanner

NOTE DE L'AUTEUR

Ce texte est le compte rendu d'une table ronde organisée lors du séminaire TRIP (tourisme, recherches, institutions, pratiques).

- 1 La crise sanitaire mondiale a impacté le travail de terrain de nombreuses manières. Les déplacements contraints, les mesures de distanciation sociale, la fermeture des lieux culturels et de restauration ont bouleversé nos habitudes de recherche. Les chercheur·e·s analysant le tourisme ont souvent eu la sensation de voir leur objet disparaître soudainement. Les images des rues désertées des villes hypertouristifiées telles que Venise, le Mont-Saint-Michel ou Paris ont fait le tour du monde. À quoi bon étudier le tourisme sans touristes ? Un sentiment de frustration a, dans un premier temps, traversé certains étudiant·e·s et chercheur·e·s : on leur avait dérobé leur terrain. Pourtant, une fois le choc passé, de nombreuses initiatives se sont mises en place pour s'adapter à la nouvelle situation. D'une part, l'absence même peut devenir un objet de recherche ; d'autre part, le flux touristique s'est certes réduit et déplacé mais il n'a pas totalement disparu. Par ailleurs, se trouver au cœur d'une crise constitue une opportunité de documenter, analyser et observer un moment très particulier. C'est ainsi que des blogs d'ethnographie comme « Anthropocorona : ce que Corona fait de nous, ce que nous faisons avec Corona¹ » ont vu le jour pendant le premier confinement pour permettre aux anthropologues – dispersé·e·s dans différents pays en fonction de leur terrain d'enquête – de livrer leurs analyses et de participer à une écriture collective.
- 2 En outre, la crise a permis de révéler des impensés : ainsi, en France, l'absence de touristes étranger·e·s mettait en valeur le tourisme domestique, pour lequel des indicateurs précis manquaient. Et puis, Covid ou non, tous les chercheur·e·s en sciences sociales sont régulièrement confrontés à des obstacles sur leur terrain : des difficultés à

entrer en contact avec les enquêté·es, des portes fermées, des imprévus. Autant de facteurs qui obligent à repenser sa recherche. Faire face à ces problèmes demande une certaine inventivité, pour trouver un nouvel angle, adapter sa méthodologie. Il existe une difficulté méthodologique d'un autre ordre : l'incertitude ressentie par les acteur·rices touristiques les poussent parfois à se tourner vers les chercheur·es en sciences sociales pour des questions qui ne sont pas de leur ressort, qui auraient plutôt trait à une science prospective : comment sortir de la crise ou à quoi ressemblera le tourisme d'après ? Si les chercheurs ne sauraient y répondre sans écorner gravement les principes de la déontologie scientifique, ces questions peuvent néanmoins stimuler la réflexion sur un objet d'étude fécond : le futur.

- 3 Cet article, fruit d'une table ronde organisée au sein de la journée d'étude « Tourisme et pandémies, approches méthodologiques », vise à donner des outils et des pistes de réflexion aux étudiant·es et chercheur·es analysant le tourisme en pleine crise pandémique. Notons que ces éléments n'ont pas forcément vocation à disparaître de nos recherches une fois la crise passée et pourraient être intégrés durablement dans la boîte à outils ordinaire de l'enquêteur·rice.
- 4 Plusieurs facteurs doivent être pris en compte dans le choix des approches à mettre en œuvre : des contacts ont-ils été établis auparavant sur le terrain ? La·le chercheur·e se trouve-t-iel déjà sur son terrain ou est-elle dans l'impossibilité de s'y rendre ? L'impossibilité de se déplacer ou de voir par soi-même n'est pas un problème inédit. Des outils méthodologiques, préexistants à la crise sanitaire, peuvent être avantageusement mobilisés pour faire du terrain à distance. Par ailleurs, se trouver sur son terrain d'enquête est l'occasion de documenter un moment de hors tourisme total, sans tourisme ni touristes. Les crises précédentes ont souvent arrêté le flux de touristes, rarement l'économie touristique, mise cette fois en confinement forcé. Enfin, outre un défi méthodologique, la crise sanitaire pose une question épistémologique majeure : celle du futur et des incertitudes qu'il suscite, y compris chez les chercheur·es, qui ne sont pas les mieux placés pour le connaître. Mais, puisque le monde d'après est déjà dans toutes les têtes, c'est bien dans le présent que les sciences sociales peuvent déployer leurs méthodes afin d'analyser la manière dont les individus et les groupes affrontent le futur et tentent de construire leur avenir.

Faire du terrain à distance : des outils classiques caduques ?

- 5 Vous ne pouvez pas vous rendre sur votre terrain : envolée l'observation participante, impossibles la déambulation, l'écoute flottante, les entretiens en face-à-face. Que faire alors de ces outils classiques des sciences sociales ? Comment mener un terrain à distance ?
- 6 Penchons-nous tout d'abord sur l'entretien, méthode indispensable des sciences sociales. Il est aisément convertible à un terrain à distance puisqu'il peut bien entendu être mené par visioconférence. Néanmoins, deux problèmes peuvent être soulevés. L'un technique : il nécessite une bonne connexion de part et d'autre ; l'autre méthodologique : il peut induire une forme de distance interpersonnelle accrue entre la·le chercheur·e et l'enquêté·e. Néanmoins, cette distance peut paradoxalement s'avérer un atout car elle peut permettre à certain·es enquêté·es de se livrer plus aisément. Si des entretiens étaient prévus avec des touristes et que le terrain n'en

reçoit plus, ou qu'il s'avère difficile de rentrer en contact avec eux, il peut être intéressant d'interroger des personnes ayant visité ce lieu plusieurs années auparavant. Il n'est alors pas question de considérer ces entretiens comme pouvant remplacer ceux que l'on aurait pu faire avec des touristes pendant leur séjour ou juste après celui-ci, mais bien de prendre en compte la temporalité et la mémoire comme objets. Ces « entretiens rétrospectifs » ouvrent la voie à des analyses fructueuses : en remplaçant un séjour au sein d'un temps plus long, d'un parcours de vie, voire d'une carrière de touriste, ils permettent d'interroger la mémoire et les affects touristiques (Boirot, 2020).

- 7 L'une des tâches du/de la chercheur/e sur son terrain peut concerner l'observation des interactions entre les acteur/rices. Si cette observation directe ne peut être menée à bien, on peut penser à des moyens différents pour documenter les dynamiques relationnelles. Premièrement, les approches existantes sont, là aussi, convertibles à une démarche de terrain à distance. Les acteur/rices qui intéressent la/le chercheur/e interagissent parfois en ligne, via des commentaires, des forums et les réseaux sociaux en général. Il est donc possible de suivre certains échanges et de documenter ces interactions numériques. Une autre technique classique, demandant cette fois l'intervention directe du chercheur/e, peut être transposée en ligne : il s'agit du focus group. Selon cette méthode, la/le chercheur/e réunit des acteur/rices concerné/es par son objet d'étude dans l'optique d'observer leurs réactions et interactions. Pour être efficace, la conversion en ligne de ce type d'outil nécessite de faire interagir un groupe relativement réduit de personnes par rapport à ce qui se pratique dans un groupe de parole physique (Kite et Phongsavan, 2017). Une approche moins conventionnelle consiste en l'ouverture d'un groupe de discussion dédié sur une plateforme de réseau social. La/le chercheur/e poste alors régulièrement du contenu (photo, article, etc.) sur lequel les participant/es sont invité/es à réagir (MacLeod *et al.*, 2016).
- 8 Le journal de terrain est un autre outil de recherche classique, notamment en anthropologie. Si l'on ne peut pas se rendre sur le terrain, pourquoi ne pas faire tenir un journal de terrain aux enquêté/es eux/elles-mêmes ? La technique du journal est parfois employée dans le champ des études sur l'intimité ou sur les sexualités. Ainsi Liza Wade a fait tenir un journal à des étudiant/es étasunien/nes afin d'analyser leur rapport à la sexualité au sein des campus (Wade, 2017). Ce type de dispositif est à privilégier avec des publics à l'aise avec l'écrit mais il peut également prendre la forme d'un journal vidéo. On peut penser au documentaire « Selfie : avoir 16 ans à Naples », pour lequel Agostino Ferrente a demandé à deux jeunes Napolitains vivant dans un quartier populaire de se filmer avec un smartphone durant tout un été. Sans prendre la forme intime du journal, des acteur/rices du terrain étudié peuvent être invité/es à faire des vidéos, des photos et prendre des notes pour les envoyer à la/le chercheur/e. Ce dernier dispositif permet de récolter des données et des images mais aussi de travailler sur la subjectivité des enquêté/es : quels éléments leur semblent dignes d'importance ? Comment se mettent-ils en scène ? Les vidéos et photos postées sur internet permettent également au/à la chercheur/e d'avoir accès à distance à son terrain et peuvent constituer une fenêtre sur celui-ci. Plus, la/le chercheur/e peut décider de faire un terrain numérique et de se livrer à une véritable ethnographie digitale en prenant pour objet de recherche les usages en ligne de certain/es acteur/rices touristiques. L'enquête numérique ne constitue plus alors un complément du terrain physique mais bien le cœur de l'analyse.

- 9 Ainsi, si les outils classiques peuvent bien être reconvertis, un tel contexte favorise également l'expérimentation de nouvelles méthodologies. Surtout, il convient de souligner que ces méthodes d'investigation renouvelées ne se substituent pas simplement aux méthodes classiques. Les contingences du terrain confiné, l'adaptation des outils d'enquête entraînent un déplacement des problématiques. On n'étudie pas tout à fait la même chose lorsqu'on s'intéresse aux voyageur·euse·s bien après leur retour que lorsqu'on étudie les expériences récentes des acteur·rice·s ; de même, les pratiques en ligne, même si elles ne peuvent être considérées comme un univers coupé d'un « monde réel » (Hine, 2009), portent des enjeux spécifiques qui transcendent la question des méthodes et ouvrent à des problématisations nouvelles (Pastinelli, 2011).
- 10 Ces différents outils, plus ou moins innovants, peuvent permettre d'aménager un terrain à distance. Toutefois, la pratique du terrain a également été bouleversée pour celles et ceux qui se trouvaient sur leur lieu de recherche durant l'explosion de la crise. Le récit de deux enquêtes, l'une menée à Venise par Prosper Wanner et l'autre sur la côte mexicaine par Clara Malbos, permet d'illustrer le type de difficultés que les chercheur·e·s en sciences sociales ont pu rencontrer et les stratégies qu'elles·ils ont mises en place pour y répondre.

Renouveler les méthodologies sur un terrain confiné

Enquête dans une Venise confinée

- 11 Prosper Wanner a publié une vingtaine d'observations – dans le cadre du projet Anthropocorona – sur les cent premiers jours de confinement de Venise, entre le 25 février, date du début du confinement en plein carnaval, et le 3 juin 2020, date de réouverture de la libre circulation entre les régions italiennes.
- 12 Cette situation inédite a été l'occasion d'observer de l'intérieur un moment de hors tourisme dans une ville où le phénomène du surtourisme a largement été décrit. Chacun de ses articles raconte le quotidien de ce moment particulier à partir de données collectées lors de marches à pied, dans les limites imposées par le confinement, sous la forme de sons, d'images, d'impressions et de vidéos, complétées par la lecture du réseau social Facebook et de la presse locale et internationale. L'observation a porté sur les *personnes*, les *lieux* et les *récits* et, avec l'arrêt du tourisme, sur ce qui a disparu, ce qui est apparu et ce qui est devenu plus visible. Suivant l'invitation de l'anthropologue Philippe Descola à repenser les liens humains et non humains, la collecte a été élargie à l'ensemble du vivant, en intégrant la dimension lagunaire de Venise (Descola, 2015).
- 13 Le philosophe Bernard Stiegler propose d'utiliser l'approche pharmacologique pour penser la technique dans la société. Avec l'arrêt du flux de touristes, c'est le « dispositif » touristique qui a été à l'arrêt (Agamben, 2014), c'est-à-dire techniquement ses algorithmes, sa fiscalité, ses logiques tarifaires, ses moyens de transport, de restauration et d'hébergement et l'ensemble de son système d'intermédiation. Bernard Stiegler assimile la technique à un *pharmakon* qui, en fonction de l'usage qui en est fait dans la société, peut être un *remède*, un *poison*, ou un *bouc émissaire* lorsqu'une société se révèle incapable de vivre « pharmacologiquement » avec elle (Stiegler, 2007). Cette crise a permis de documenter pharmacologiquement l'arrêt du dispositif touristique en observant la disparition de ses effets positifs – le *remède* – comme de ses

effets négatifs – le *poison*. Cette méthodologie a permis d'être attentif à des « incuries » publiques comme privées dans la gestion du dispositif touristique. Des causes de cette incurie jusqu'alors peu prises en compte ont pu être documentées, comme la spéculation foncière et la forte intermédiation du secteur touristique. *In fine*, suivant l'approche proposée par Stiegler, cela a permis de relativiser le rôle de bouc émissaire du tourisme de masse.

- 14 Finalement, ce choix de collecte de données et d'approche pharmacologique, en période de confinement, a eu comme avantage d'éviter d'être enfermé dans un parti pris, pour ou contre le tourisme, et, au contraire, d'élargir l'analyse à ce que le confinement a pu faire émerger comme causes du surtourisme et comme alternatives possibles. Ces observations ont permis de documenter des situations de Venise déjà connues mais peu étudiées faute de données, comme par exemple l'importance de la question foncière dans le surtourisme et l'importance des autres visiteur·euses dans le flux quotidien. L'absence du tourisme et des touristes a rendu visibles des personnes, des lieux et des récits que le dispositif touristique, de par sa performance culturelle et économique, tendait à invisibiliser ou à marginaliser et, de fait, rendait difficiles à analyser.

Photo 1. Venise, campo San Giacomo dall'Orio, 2020



Photographie : Prosper Wanner, 2020

Mahahual, village fantôme de la côte caribéenne

- 15 Comment observer le rien ? Ce qui n'est plus ? Comment faire de l'anthropologie du tourisme sans touristes ? Quels outils méthodologiques s'offrent au·à la chercheur·e quand ceux utilisés d'ordinaire semblent impossibles à mettre en place ?
- 16 Ces questions ont guidé l'enquête de terrain de Clara Malbos en temps de pandémie dans la station balnéaire de Mahahual dans la péninsule du Yucatan au Mexique. Ce village – qui en temps normal est envahi par les croisiéristes – s'est retrouvé, du jour au lendemain, vidé de ses touristes et d'une grande partie de ses habitant·e·s.

- 17 Venue dans cette zone pour observer l'impact du tourisme de masse sur les populations locales, la doctorante en anthropologie s'est retrouvée dépourvue de son sujet de recherche et dans l'incapacité d'effectuer des entretiens et des observations. Participant également au blog « Anthropocorana », elle s'en est inspirée pour proposer à certain·e·s habitant·e·s du village une nouvelle technique de collecte de données qui puise son inspiration dans l'anthropologie collaborative développée par Lassiter (2005) et l'École de Chicago : les chroniques. Celles-ci sont ainsi apparues comme étant le moyen le plus efficace pour mettre en place un travail collaboratif à distance avec les habitant·e·s ; pendant environ deux mois, une dizaine de personnes ont écrit – un peu dans le même style que Liza Wade (2017) – sur leur vie quotidienne et l'impact de la pandémie. Un des objectifs de ce travail était de modifier la place des habitant·e·s dans la recherche : de simples participant·e·s, elles·ils devenaient des collaborateur·rice·s impliquée·e·s dans un processus de réflexion et d'analyse. Les consignes de l'exercice d'écriture se voulaient assez vagues pour obtenir des résultats variés et ouvrir les champs des possibles. La doctorante avait tout de même donné les indications suivantes : « Vous pouvez écrire, de manière régulière, sur votre quotidien en temps de pandémie à Mahahual. Cela peut être des récits d'évènements ou alors des états d'âme et des bouleversements émotionnels positifs ou négatifs ». De cette manière, les résultats décrivaient aussi bien l'état d'esprit dans lequel se trouvaient ces travailleur·euse·s du tourisme que les difficultés matérielles auxquelles ils·elles faisaient face.
- 18 Ce travail collaboratif était composé de deux étapes majeures : la rédaction des chroniques par les habitant·e·s dans un premier temps et leur analyse par la suite – qui a eu lieu après la période de confinement à Mahahual, quand touristes et locaux ont commencé à sortir à nouveau. Les chroniqueur·euse·s et la doctorante se sont retrouvés pour réfléchir ensemble à une analyse des textes. Cet atelier a été possible car l'anthropologue était dans ce village depuis plusieurs années et connaissait donc ces habitant·e·s depuis longtemps ; certain·e·s avaient été ses colocataires ou ses collègues de travail, il était donc plus facile, pour Clara Malbos, de leur proposer un travail d'une telle ampleur. Les habitant·e·s ont pu lire leurs chroniques réciproquement et partager leurs ressentis. Des cartes mentales et autres schémas ont été produits pour aboutir à la conclusion suivante : une forte dualité marquait les chroniques. Certain·e·s participant·e·s reconnaissaient avoir plus de temps pour elles·eux-mêmes, pour la nature, tandis que d'autres ressentaient de la rage et de la frustration et aussi une forme d'insécurité et un manque de contrôle sur leurs propres vies. Elles·ils parlaient aussi souvent de la solidarité entre les habitant·e·s ; alors qu'avant la pandémie, ce sentiment d'entraide, de vivre ensemble n'existait pas beaucoup dans le village, le coronavirus les avait rapprochés, et elles·ils en avaient conscience. Que ce soit par des actions menées dans un centre communautaire ou par des gestes plus individuels, l'entraide s'était développée. Les chroniqueur·euse·s, reconnaissant·e·s d'avoir eu cet espace de discussion, ont fait part de leur plaisir à lire les histoires des autres. La plupart se connaissaient de vue mais avouaient ne pas se parler réellement ; lire les pensées de chacun·e de manière aussi intime leur a permis de tisser des liens sociaux qui n'existaient pas auparavant ; une nouvelle vision des choses et de leur vie en ces temps si étranges de pandémie leur est apparue.
- 19 Cette première analyse est une ébauche du travail collaboratif mis en place avec ces personnes. Les chroniques ont été écrites entre fin juillet et début septembre 2020 et

l'atelier a eu lieu à la mi-octobre de cette même année. Pour finir, il est important de prendre en considération qu'une telle technique de collecte de données a pu être réalisée car il existait déjà un lien avec les collaborateur·rice·s, que l'on pourrait appeler ici des informateur·rice·s privilégié·e·s. Demander ce type d'investissement à des habitant·e·s sur un terrain de recherche n'est possible qu'à condition qu'il existe au préalable des relations entre les habitant·e·s/collaborateur·rice·s et les chercheur·e·s.

Émergence de nouvelles thématiques : le futur et ses incertitudes ?

- 20 La crise sanitaire mondiale a plongé l'ensemble du monde et des individus qui le composent dans une incertitude généralisée. Plus que jamais, la question du futur est marquée par cette incertitude, dans laquelle s'immiscent à la fois angoisses eschatologiques et espoirs d'un monde nouveau. Que doit faire la·le chercheur·e face à cette question ? Plus spécifiquement, en ce qui concerne le tourisme, quelles sont les possibilités qui s'offrent aux spécialistes d'un domaine dans lequel, sans doute parce qu'elles·ils se croyaient encore récemment (et du moins à l'échelle mondiale) à l'abri des crises, la question du futur est devenue pressante ? Que faire du futur ?
- 21 Le premier constat de cette crise est sans doute la manière dont les spécialistes du tourisme se sont trouvés confrontés à des exigences nouvelles : celles du public et des médias désireux de savoir de quoi le futur du tourisme sera fait. Crise structurelle ou conjoncturelle ? Coup d'arrêt momentané ou redistribution des cartes et des flux du tourisme international ? Face à ces questions, il est du devoir du·de la chercheur·e de réaffirmer sa déontologie et de ne pas céder aux tentations du prophétisme. « Tout sociologue doit combattre en lui-même le prophète social que son public lui demande d'incarner » (1969, p. 121) écrivaient en plein mai 1968, temps également propice aux prophétismes de toutes sortes, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon. Si l'on veut bien défendre, à l'intérieur des sciences sociales, l'héritage durkheimien, il convient de rappeler que le devoir du·de la chercheur·e est d'appuyer ses analyses sur des faits sociaux qui soient à la fois observables et descriptibles. Les projections, qu'importe le degré d'expertise que la·le chercheur·e possède pour juger de leur probabilité, ne relèvent pas de ses compétences en sciences sociales.
- 22 Pour autant, il serait dommage de jeter aux oubliettes la question du futur. Les sciences sociales peuvent s'en emparer à condition de transformer la tentation de porter sur le futur un regard *etic* (c'est-à-dire de faire du futur un domaine potentiel d'expertise) en une observation attentive de ses dimensions *emic* (le futur comme catégorie de pensée et de représentation des individus et des groupes). Or, justement, il semblerait qu'un cadre théorique pour cette approche ait commencé à se construire. C'est notamment ce dont témoigne la parution en 2019 (en des temps déjà confinés) d'un numéro de *Lectures anthropologiques* intitulé « Anthropologie des futurs », riche en pistes d'analyse, qui nous permettent d'entrevoir comment étudier, selon une formule de l'introduction, « la façon dont l'avenir, en tant qu'incertitude vécue, est domestiquée dans le temps présent » (Wathelet, 2019). La tâche de l'anthropologie, et des sciences sociales en général, consiste à prendre en considération le futur tel qu'il se manifeste dans le présent, ce qui revient à délimiter ce en quoi il est observable avec les outils de nos disciplines. Cette question n'est pas récente, bien qu'elle semble progresser à mesure

que les crises se multiplient (le 11 septembre 2001 ayant probablement été l'un des événements déclencheurs de cette réflexion). En 1998, le sociologue Niklas Luhmann s'était déjà interrogé sur la définition du futur et des modalités de son observation pour les sciences sociales. Selon lui, le futur apparaît dans le présent comme un ensemble contingent de possibilités au sujet desquelles des décisions sont exigées (la non-action, dans cette perspective, s'apparentant également à une décision). En cela, le travail du/de la chercheur/e revient à observer des observateur/rices/s qui observent. Globalement pris dans ses manifestations présentes, le futur se laisse définir comme une réalité plurielle indéterminée, aussi souvent subie que contestée. Sur le plan de ce qu'il peut être pour les chercheur/e-s, il est à la fois un objet mental, une représentation sur laquelle pèsent des déterminismes sociaux et culturels, et une pratique consistant en une multitude d'interventions qui mettent en branle les créativité des groupes humains.

- 23 Dans le domaine du tourisme, cette approche du futur a une portée heuristique d'autant plus évidente qu'elle ouvre la possibilité de travailler dès aujourd'hui, alors même que le confinement est toujours de mise, sur les manières dont les individus et les groupes partent d'une perception du futur pour construire le présent. Enfin, l'anthropologie y trouvera une nouvelle thématique qu'Arjun Appadurai appelait de ses vœux en 2013 dans *The Future as Cultural Fact*, ouvrage dans lequel il accuse l'anthropologie d'avoir, du fait de sa concentration sur la tradition et les mécanismes de reproduction, accumulé un retard sur la question du futur prise au-delà des phénomènes de millénarisme (on ajoutera aussi la question de la divination) et sur la prise en considération des « humains comme créateurs-de-futur » (Appadurai, 2013). Que l'on soit d'accord ou non avec la remarque d'Appadurai, il est certain que les sciences sociales ont intérêt à se saisir de la question du futur, ne serait-ce que pour ne pas sombrer dans la futurologie des prédictions et du prophétisme. D'ailleurs, tel qu'il colore le présent de cette crise sanitaire, le futur cache peut-être, comme semble le supposer Tristan Loloum dans un texte intitulé *Le futur au temps du Corona*, un bouleversement anthropologique majeur qui nécessite de se concentrer davantage sur les modalités culturelles des mouvements qui vont du présent au futur et non plus du présent au passé. Peut-être, en effet, faisons-nous face à un changement réel qui réside dans le fait que « le présent n'est plus tant structuré par notre expérience du passé que par l'incertitude d'un avenir radicalement nouveau » (Loloum, 2019).

Conclusion

- 24 La crise sanitaire du Covid-19 est venue bouleverser les pratiques touristiques et les recherches en sciences sociales sur cet objet d'étude. Chercheur/e-s et étudiant/e-s se sont retrouvés/e-s face à un vide : pourquoi et comment étudier le tourisme sans touristes ? Comment documenter et analyser ce qui n'est plus ? Comment faire une enquête à distance quand on ne peut plus se déplacer sur son terrain de recherche ? Comment répondre aux inquiétudes des acteurs/rices du tourisme sur l'avenir ? Cette pandémie a complètement bouleversé notre rapport au temps et à l'espace, et induit craintes et espoirs à l'égard du tourisme (Marcotte *et al.*, 2020).
- 25 Néanmoins, passés les premiers moments de confusion, il a été possible de mobiliser de nouvelles méthodes de recherche. Cette crise, déplorée par tous/tes au départ, est devenue une source de richesse et un objet d'étude inédit pour les chercheur/e-s en

sciences sociales. Elle a permis à chacune de relever de nouveaux défis méthodologiques. Si les différentes techniques de collecte de données se sont inspirées des outils traditionnels de l'enquête de terrain, elles ont avant tout dû s'adapter à la crise sanitaire. Les moyens mis en œuvre pourraient bien perdurer et être utilisés dans d'autres contextes. Cette pandémie nous a montré la vulnérabilité des méthodes classiques (Johnston-Laberge, 2020) ; et c'est bien aux chercheurs qu'il revient de tirer la leçon de ces enseignements pour adapter leurs recherches. Outre un questionnement méthodologique, et l'étude de l'événement proprement dit, la crise sanitaire, exacerbant l'inquiétude sur l'avenir, a mis en lumière un objet de recherche fécond : les chercheurs en sciences sociales ont tout intérêt, loin de tout prophétisme, à s'intéresser à la question des représentations du futur par les acteurs·rices sociaux·ales, et à la façon dont celles-ci dialoguent avec le présent.

BIBLIOGRAPHIE

Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Payot et Rivages, 2014.

Arjun APPADURAI, *The Future as Cultural Fact: Essays on the Global Condition*, Verso, 2013.

Alix BOIROT, *Là où vont les garçons : une anthropologie du tourisme festif (Lloret de Mar, Costa Brava)*, thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, 2020.

Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON et Jean-Claude CHAMBOREDON, *Le métier de sociologue*, Éditions EHESS, 2021 [1969].

Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2015.

Christine HINE, « Question One: How Can Internet Researchers Define the Boundaries of their Project », dans Annette Markham et Nancy Baym (dir.), *Internet Inquiry: Conversations about Method*, Sage, 2009, p. 1-20.

Hugo JOHNSTON-LABERGE, « La recherche en tourisme et les mesures de performance touristique post-Covid » *Téoros*, vol. 39, n° 3, 2020.

James KITE et Philayrath PHONGSAVAN, « Insights for Conducting Real-time Focus Groups Online using a Web Conferencing Service », *F1000 Research*, vol. 6, 122, 2017.

Luc Eric LASSITER, *The Chicago Guide to Collaborative Ethnography*, The University of Chicago Press, 2005.

Tristan LOLOUM, « Le futur au temps du Corona », *Lectures anthropologiques*, n° 7, 2019 [<https://www.lecturesanthropologiques.fr/804>].

Niklas LUHMANN, *Observations of Modernity*, Stanford University Press, 1998.

Haley MACLEOD, Ben JELEN, Annu PRABHAKAR, Lora OEHLBERG, Katie SIEK et Kay CONNELLY, « Asynchronous Remote Communities (ARC) for Researching Distributed Populations », *Pervasive Health'16: Proceedings of the 10th EAI International Conference on Pervasive Computing Technologies for Healthcare*, p. 1-8, 2016.

Pascale MARCOTTE, Mohamed REDA KHOMSI, Isabelle FALARDEAU, Romain ROULT et Dominic LAPOINTE, « Tourisme et Covid-19 : arrêts sur image et réflexions », *Téoros*, vol. 39, n° 3, p. 21-30, 2020.

Madeleine PASTINELLI, « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne », *Anthropologie et sociétés*, vol. 35, n° 1-2, p. 35-52, 2011 [<https://doi.org/10.7202/1006367ar>].

Chiara RABBIOSI et Prosper WANNER, «Dal “diritto Alla città” Al “diritto Alla mobilità”. Spunti Per Una Critica Socio-Spaziale Della Definizione Di “turista”», *Scritture Migranti*, n° 13, p. 129-153, 2021 [<https://doi.org/10.6092/issn.2035-7141/11997>].

Bernard STIEGLER, « Questions de pharmacologie générale : il n'y a pas de simple *pharmakon* », *Psychotropes*, vol. 13, n° 3-4, p. 27-54, 2007.

Lisa WADE, *American Hookup: The New Culture of Sex on Campus*, Norton & Co, 2017.

Olivier WATHELET, « Introduction. Décrire les futurs pour concevoir l'avenir ? », *Lectures anthropologiques*, n° 7, 2019 [<https://www.lecturesanthropologiques.fr/812>].

NOTES

1. <https://anthropocorona.org/>

RÉSUMÉS

La crise sanitaire mondiale dans laquelle nous a plongés la pandémie du coronavirus a causé une mise à l'arrêt presque totale de l'industrie touristique. Elle a donc également impacté les chercheurs spécialisés dans son étude et les a forcés à réinventer leurs méthodes. Cet article présente une réflexion sur les manières dont quatre anthropologues, refusant d'interrompre totalement leurs enquêtes pendant la crise, ont cherché à repenser leur travail ethnographique afin d'observer l'impact du coronavirus sur leurs terrains.

The global health crisis caused by the Covid-19 pandemic has brought the tourism industry to a nearly complete standstill. It has therefore impacted researchers specializing in its study and forced them to reinvent their methods. This paper draws a reflection on how four anthropologists sought to rethink their fieldwork in order to observe the impact of Covid-19.

INDEX

Mots-clés : tourisme, pandémie, Covid-19, anthropologie, ethnographie, méthodes

Keywords : tourism, pandemic, Covid-19, anthropology, ethnography, methodology

AUTEURS

THOMAS APCHAIN

Enseignant-chercheur, ESO, Université d'Angers, anthropologie
thomas.apchain[at]univ-angers.fr

ALIX BOIROT

Chercheure associée, IIAC/LAIOS-EHESS, anthropologie
alix.boiro[ot]e[at]ehess.fr

CLARA MALBOS

Doctorante, CESSMA, Université de Paris, anthropologie
claramalbos01[at]gmail.com

PROSPER WANNER

Doctorant, CESSMA, Université de Paris, anthropologie
Prosperwanner[at]gmail.com